

« Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (Matthieu, 16.18)

L'Église est le signe visible de l'invisible immanence, le sacrement de la présence du Christ : tout son mystère a là sa racine. L'Église vit, et sa vie est toute entière participation mystérieuse à la vie de ce Dieu dont Jésus nous atteste qu' « Il ne cesse d'agir encore », et le Christ avec Lui, mais le Christ tout entier.

Il est, dès lors, inopérant de scinder en imagination cette symbiose, autrement dit : d'opposer l'Église visible à l'invisible, la céleste à la terrestre, le Royaume au Corps mystique, et ce Corps lui-même à l'institution « juridique ». Il y a coïncidence parfaite entre les deux. Cette coïncidence, ne la cherchons pas chez les individus. Car nous savons, par St Augustin, que « beaucoup ont l'air d'être dans l'Église, qui sont dehors », et inversement. Mais les individus ne sont pas en cause ; les arbres ne peuvent pas nous cacher la forêt. L'Église n'est pas la somme de ses membres, mais, nous dit l'Écriture, « une Mère donnant le jour à beaucoup d'hommes ». La coïncidence du visible et de l'invisible, c'est dans l'Église comme Tout, comme indivisible et vivante unité, qu'il faut la chercher. Il peut y avoir des brebis partout, mais il n'y a qu'une seule bergerie. Pendant quinze ans, je l'ai cherchée.

Or, Jésus-Christ souhaite que ses disciples – « et tous ceux, dit-Il, qui croient en Lui suite à leur prédication » – soient TOUS UN. Il veut qu'ils « atteignent leur but dans l'unité », qu'ils y trouvent leur achèvement surnaturel ; de sorte que le monde, incapable de « juger les reins et les cœurs », de nous « considérer dans le secret », et qui ne peut juger des arbres que par leurs fruits, des principes que par les réalités visibles, par les expressions de la vie (Sacraments, institutions, etc.), « connaisse », insiste le Sauveur, de cette manière, par la manifestation tangible de l'unité divine, que le Père, l'Unité suprême, l'Un par excellence, a envoyé son Fils, et qu'Il aime tous ceux qui ne font qu'Un avec ce Fils. C'est dans ce but, précise Jésus, que l'Église est une, essentiellement, ontologiquement.

Il ne s'agit pas là seulement d'un unisson, d'un accord délibéré, consenti, d'une foi professée en commun, voire d'une communion dans l'amour, d'abord voulue, psychologique, et finalement ontologique. Car ce sont là les fruits et les symptômes de l'unité, non pas l'unité elle-même. Celle-ci vient d'en-haut ; elle est toute ontologique, simple, au-delà de toute conception, de toute nuance, de tout facteur

relatif. Ce ne sont pas les fidèles qui constituent l'Église, ni par un quasi-contrat social, ni même par un acquiescement implicite de tous. Mais les croyants n'ont, comme tels, comme citoyens de la patrie transcendante, qui est divino-créaturelle, d'existence comme fidèles, qu'à titre de peuple, unique et vivant d'une âme unique, comme Eglise, en tant qu'Eglise, non pas dans l'Eglise, au sein de l'Eglise, mais en tant qu'Eglise, être *sui generis*, Christ plénier. Il n'y a donc qu'un seul Corps, identifié à Celui qui S'est vitalement uni à ce Corps. Voilà pourquoi l'unité, mystère de l'identification des membres au Chef et de l'identité du Chef au Verbe, transcende les formes et les catégories les plus hautes de l'être humain, voire même la sainteté. C'est pour cela qu'elle est divine, participation à la nature de Dieu, et qu'elle peut mener les Chrétiens, comme dit Jésus, à la perfection de Dieu : l'unité les parachèvera dans la Trinité. Comme UN SEUL...

D'où ma passion de l'unité, de cette unité. En elle la théanthropie du Médiateur, son humano-divinité, la « perfection », la *consummatio*, nous est comme inoculée. Si l'unité visible est l'immédiate expression et réalisation de la charité, son aspect extérieur par excellence, son visage tourné vers le monde, la charité elle-même est en nous, « psychologiquement », le déploiement, la manifestation de l'invisible unité-principe. Car si la charité aboutit à réaliser ici-bas l'unité terrestre, c'est parce qu'elle est elle-même la nostalgie de l'unité suprême, absolue, céleste. Aussi, sans l'unité, rien n'est sauvé qu'en espérance, virtuellement. Aussi St Paul recommande-t-il à ses convertis de « garder ce lien pacifique de l'unité dans la foi ».

C'est pourquoi l'Église est une, absolument, farouchement une, parce qu'elle n'est pas de ce monde, parce qu'à ce monde – « lieu » du multiple – elle oppose sa propre fonction, qui est de manifester ici-bas l'unité du Dieu jaloux. Passionnément, gauchement, avec des raideurs, des violences – et d'inutiles rigueurs en d'indispensables anathèmes – attestant avec l'Apôtre que « nous portons ce trésor en des vases fragiles », les Papes « impérialistes » du Moyen Âge, les Innocent III et les Boniface VIII, ont tout bonnement défendu cette primauté du spirituel, cette inévitable et salvatrice inhumanité du surhumain, cette incommensurabilité du surnaturel, que l'on n'approche que s'il vient à nous.

L'Église de Rome est la seule, non qui dise : « C'est moi l'Eglise » – les *disjecta membra* de l'Orthodoxie en font autant – mais qui traduise cette affirmation dans les faits. Précisément parce qu'elle ne cède rien du principe, elle peut se permettre, l'essentiel étant irrévocablement sauvegardé, d'être coulante quant aux modalités

d'application : d'où, par exemple, ses 2 Droits Canons et ses 16 rites. La catholicité n'est possible qu'en fonction de l'unité ; elles sont complémentaires : ce sont les deux foyers d'une même ellipse, comme la systole et la diastole du cœur.

Tout le christianisme est incarnation, participation ontologique, communion de vie entre la divine surnature et la nature humaine, d'une manière telle que la Révélation soit pleinement accessible aux hommes. Jusqu'au Jugement Dernier, cette manifestation continue, toujours en mode incarnatif. Il est absurde, par conséquent, de « séparer ce que Dieu unit », d'établir des cloisons étanches entre l'unité de l'Eglise, qui est l'unité même du Christ, par laquelle Il est une seule Personne en deux natures, ce Christ avec lequel l'Église ne fait qu'un – et les signes extérieurs de cette unité. Parler, comme le font les Protestants et les Orthodoxes, d'une Église invisible, ou intérieure, ou charismatique, à laquelle s'opposerait une Eglise visible, institutionnelle ou « juridique », c'est, somme toute, transférer sur le plan du Christ mystique le dualisme que les vieilles hérésies appliquaient au Christ historique : Jésus, d'une part, et le Verbe de l'autre ; c'est du nestorianisme ontologique. Dans ces conditions, je n'ai pas à me préoccuper pour l'instant des Eglises dissidentes, à définir leur nature. Mais, quant à l'Eglise-souche, à l'Eglise Corps de Christ et Cœur de la Chrétienté, pas de doute : c'est celle qui se présente comme le protagoniste, à tout prix, de l'unité totale. C'est Rome.

Si l'Eglise est vraiment la progéniture divine, elle ne peut, tant qu'il s'agit des principes, des normes constitutives de son existence, faire la moindre concession aux valeurs purement humaines. Elle ignore les hommes en tant qu'« animaux raisonnables ». Elle ne les conçoit, elle n'en tient compte, que pour autant qu'ils sont nés « de nouveau », « d'En-Haut » dit le Christ à Nicodème, c'est-à-dire en son propre sein maternel. Car elle est « toute cette famille, à la fois céleste et terrestre », dont parle l'Apôtre, et qui « tire son nom du Père qui est dans les cieux ».

Mais, dès lors, elle participe à TOUT ce qui, dans la nature divine, est susceptible d'explicitation créaturelle, de manifestation dans le monde. Or, ce TOUT, vivant et persistant, personnel, c'est le Verbe, en qui s'objective et prend figure la Sagesse. Et ce Verbe, depuis vingt siècles, est incarné.

C'est donc en ce Verbe incarné que s'opère cette synthèse de Dieu et du monde qu'on appelle l'Église. Autrement dit, Dieu ne S'unit ni à Pierre, ni à Jacques, ni à Jean, mais à l'Église. Pierre, Jacques et Jean n'existent que s'ils sont membres de l'Église, que s'ils accèdent à

son « plan » d'existence et niveau d'être, s'ils ont en elle leur commune vie transhumaine. « Mon Sauveur » – écrit Bossuet dans celle de ses *Méditations sur l'Évangile* qu'il consacre à la Cène – « mon Sauveur, que je sois de ce TOUT que votre Père Vous a donné, afin que Vous Lui donniez la vie éternelle ! »

À vrai dire, l'Eglise, de par sa mystérieuse nature et personnalité, est pour ses membres cette vie commune. Mais elle est aussi – par-delà les vues de Dieu sur notre salut, au-delà de la zone toute relative que régit cet événement fortuit : la Chute – bien plus qu'une vie commune : le principe de cette vie, la réalité métaphysique que cette vie manifeste. Analogiquement, elle reproduit en sa propre essence le mystère de la bienheureuse Trinité : unité absolue, diversité de personnes ; unité de l'être, diversité de l'action.

Si nous sommes tous « un », comme le Père et le Verbe incarné sont Un, c'est donc qu'une unité totale, ontologique, est possible entre Dieu et la chair qui manifeste l'esprit. Ce qui constitue l'unité trinitaire, c'est, entre autres, la nécessité de chaque personne aux deux Autres. Le Père, par exemple, n'est Père, c'est-à-dire Lui-même, que parce qu'Il engendre le Fils et suscite éternellement avec Lui l'Esprit. On ne pourrait même rêver que le Père fût Père sans Fils et sans Esprit, et inversement. De même, dans l'Eglise, chaque membre est nécessaire à l'autre, parce que le mode d'existence propre à l'Eglise, en tant qu'Adam nouveau et Christ total, n'est pas séparatif, fondé sur le quant-à-soi. Ce n'est pas le tous pour un, un pour tous du collectivisme, c'est le tous dans un, un dans tous de l'union mystique. Et il n'y a de membres que parce qu'il y a un Corps. S'affirmer membre en dehors du Corps, prétendre vivre de la vie propre au Corps en s'en séparant, est pure absurdité ; car chacun est membre du Corps et n'a d'existence *sui generis*, surnaturelle, théanthopique (c'est-à-dire humano-divine) qu'à ce titre. Hors le Corps, il n'y a plus de membres, mais rien que des individus, des animaux raisonnables, des créatures, ou plutôt dé-surnaturalisées par la Chute.

Je ne puis qu'effleurer ici cette doctrine de l'unité du Chef et des membres. Elle n'a rien de métaphorique, de réservé. Car, non seulement « vous êtes tous un seul homme dans le Christ Jésus », selon les mots de St Paul et devez « parvenir à cette unité de la foi de manière à former ensemble l'homme parfait réalisant la stature achevée du Christ » (Eph, 4 :11-13), mais, au-delà même du purement et proprement humain, l'Apôtre voit dans le monde physique absolument toutes choses, pour conclure qu'elles doivent être « récapitulées », rassemblées en une seule tête, comme les membres

d'un Corps unique, « dans le Christ ». La tradition patristique est ici copieuse et formelle. Je ne citerai que cinq formules très brèves, que j'emprunte à l'œuvre capitale du regretté Père Mersch :

St Irénée : « Il n'y a qu'un seul homme : le Christ, en qui nous vivons ; Dieu n'aime que son Fils, et nous voit en Lui ».

St Méthode d'Olympe : « Dieu nous appelle tous à devenir saints en un seul homme parfait ».

St Cyrille d'Alexandrie : « Le caractère de Fils unique est devenu propre à l'humanité dans le Christ ».

Augustin: « Tous les hommes, dans le Christ, sont un seul homme, et l'unité des Chrétiens ne fait qu'un seul homme ».

St Thomas d'Aquin : « La tête et les membres sont une seule personne mystique ».

Parmi les modernes, le plus beau texte est celui de notre Lessius¹ : « Le Christ est l'hypostase de tous les justes ».

Dans son ouvrage devenu classique sur la théologie de St Paul, le Père Prat écrit: « Le Christ total est collectif, et la collectivité chrétienne est une dans le Christ. Cet homme déterminé, posé comme individu, le Christ, n'est pas un homme juxtaposé à d'autres hommes. Cette conception atomique et spatiale est complètement fautive. Le but de l'Incarnation n'est pas qu'il y ait un homme de plus parmi les hommes, fût-ce un homme parfait, l'Homme-Dieu, mais bien que soit constitué un Homme-Dieu récapitulant l'humanité : il y a, dit St Augustin, un homme unique jusqu'à la fin des temps ». Le Verbe incarné (continue le Père Prat) « n'est pas un homme dans l'humanité, non pas une unité dans la foule, mais l'unité de la foule ; un homme individuel, sans doute, mais qui est l'Unité même. *Le Christ est venu dans le monde, mais aussi le monde se trouve dans le Christ !* Le Christ est dans l'histoire, mais, mieux encore, l'histoire est dans le Christ. Le salut ne consiste pas en ce que le Sauveur, par sa vie terrestre, aurait obtenu que nos vies, simplement juxtaposées à la sienne, devinssent méritoires. Toute l'histoire des rachetés est dans l'histoire du Rédempteur ; l'histoire du Rédempteur ne sera vraiment dite que dans l'histoire des rachetés ». Et l'illustre Jésuite cite St Irénée : « Par le Verbe de Dieu, tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice, et, puisque le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé le signe

¹ Leonardus Lessius, Jésuite et théologien belge du XVI^e siècle.

de la croix sur toutes choses, c'est la création tout entière qui forme, avec Lui, par Lui, en Lui, un seul Fils du paternel amour ».

Dans son commentaire sur l'Épître aux Ephésiens, St Thomas d'Aquin précise : « Nous sommes le Corps du Christ. Et le corps, dans l'ordre de la nature, est le complément de l'âme. Celle-ci, en effet, sans les membres physiques qui la complètent, ne pourrait pas exercer pleinement ses opérations. Ainsi en est-il du Christ et de l'Église ». Et le Père Prat commente : « Ce n'est que dans les fidèles, et par eux, que le Christ peut mener cette vie séculaire qui fait partie du plan providentiel. C'est dire qu'en un certain sens nous Lui sommes nécessaires ; il dépend de nous que le Verbe incarné rayonne plus ou moins lumineusement ». Et Prat cite encore St Jérôme en son *Commentaire* du prophète Amos : « L'Évangile total du Christ ne peut s'écrire que dans la vie des Chrétiens. Il faut que le Sauveur prolonge ses mystères dans l'âme de ses fidèles, pour que l'histoire du Christ arrive à toute sa vérité. L'Incarnation, dit le vieux Père, est pour tous les hommes ; mais ne pourrait-on dire aussi que l'Incarnation est par tous les hommes... »

Intentionnellement, je cède de nouveau la parole à un autre Jésuite, le Père Salet, dans *Le Christ, notre vie* : « La grâce des Sacrements, dit-il, fût-elle à peu près insensible et sans retentissement psychologique appréciable, nous donne, dans le Christ, une continuité de vie que le vocabulaire de l'union humaine est impuissant à exprimer : "Quand nous recevons en nos corps cet Unique, cet Indivisible, écrit St Cyrille d'Alexandrie, c'est à Lui plutôt qu'à nous que nos membres physiques appartiennent" ».

Mais cette union ontologique profonde doit s'épanouir consciemment en amitié. Elle n'est pas confusion, et nos personnalités subsistent, elles ne sont jamais absorbées par le Christ. Celui-ci, dit St Hilaire de Poitiers, « parce que nous sommes en Lui rassemblés, devient une Cité. Mais le lien qui nous unit à Lui est tout autre qu'un lien social. Nous sommes un seul Corps, non de par la continuité de la vie physique, mais en vertu d'une union qualitativement différente, et d'ailleurs beaucoup plus étroite ». Et St Jean Chrysostome, expliquant ce qu'est, dans l'Épître aux Ephésiens, « l'unité de l'esprit », ne craint pas de dire : « L'esprit est donné pour unir tous ceux qui étaient divisés par la race et les mœurs, et ils sont plus unis que s'ils étaient un seul corps de chair ».

St Ambroise formule ainsi cette union (j'emprunte tous ces textes aux Pères Mersch et Salet) : « Le Christ et moi restent deux personnes distinctes. Mais cette distinction des personnes ne saurait

nuire à leur unité profonde. La doctrine de la Sainte Trinité est là pour nous le rappeler toujours, en nous révélant le mystère de la Charité même, dont la perfection consiste en ce qu'il y ait trois Je, sans qu'il y ait le Mien et le Tien ». Plus près de nous, Noulleau, l'un des grands mystiques du 17^e siècle découverts par Bremond, écrivait : « Nous sommes toujours deux qui sommes inséparables : N.S.J.C. et moi. Lui comme mon tout, et moi comme une partie de Lui. Lui, comme ma personne même en Lui. Ne me regardez jamais comme moi-même, Seigneur mais toujours comme membre de Jésus-Christ ». Cajetan va jusqu'à dire : « Toutes mes actions vitales ne sont plus mes actions ; elles ne viennent plus de moi, elles viennent du Christ ». Bérulle observe : « Le Chrétien n'est pas en relations avec le Christ, il est une relation au Christ. Nous devons tous désirer n'être que relation vers Lui ; nous sommes une pure capacité de Lui, tendant à Lui et remplie de Lui ». Tel est le significatif témoignage des Pères, au cours des premiers siècles ; tel aussi celui de la grande École française, sous Louis XIII et Louis XIV. Telle est la nourriture qu'on offrait alors aux fidèles. Mais c'était avant les dévotions modernes...

Ainsi, à s'en tenir aux voies normales du salut – et l'Alliance se conçoit-elle sans normes ? – il n'y a de Chrétiens que dans l'Église. On n'est du Christ et au Christ que dans la mesure où on est membre. Et l'on n'est membre que pour autant qu'il y ait un Corps. Cette appartenance au Corps, cette *membership*, constitue le Chrétien dans l'être proprement ecclésial, identique à la divinité participée (par grâce). Peut-on, dès lors, imaginer de diviser l'Église, de la faire vivre en tronçons séparés, comme une forme de vie inférieure?

Mais cette indissoluble unité, si elle s'exprime et se notifie par les Sacrements – « petits » Mystères manifestant le « grand » : celui de l'Église comme telle – c'est en vertu du schéma d'incarnation. Le Christ, dit l'Épître aux Hébreux, « a dû se rendre pareil en toutes choses à ses frères ». Et l'Écriture ajoute : « Ce n'est pas à des Anges (incorporels) qu'Il vient en aide, mais à la (véritable et corporelle) postérité d'Abraham ». Cette ressemblance totale exige que le Christ tout entier – Celui qui, d'après St Paul, reste « le même : hier (en Judée), aujourd'hui (dans l'Église), éternellement (dans la Sion céleste) – ait part à quelque corporéité. Celle-ci devra donc exprimer et manifester l'unité du Christ complet et parfait. Tant que le Seigneur ne sera pas revenu dans la gloire, le Corps mystique est, par conséquent, une Église d'esprit et de chair. Pour St Pierre, l'Église est, ici-bas, une maison spirituelle – telle, bien déterminée, et nulle autre –

une nation sainte, et si l'on y tient, une société, édifiée, « construite » selon les règles d'une saine et sage architecture. « Maison de Dieu en esprit », c'est entendu, mais tout ce qu'il y a de plus « maison », c'est-à-dire assemblage solidement cimenté, cohérence et commune solidité.

Cette Église d'ici-bas devra manifester l'unité divine, tout comme son Maître, dans une humiliante et scandalisante « forme d'esclave », tant qu'il n'y aura de salut « qu'en espérance », tant que nous n'aurons reçu que les arrhes de notre héritage (ici, les textes pauliniens surabondent). C'est donc sous le voile des Mystères sacramentels que se fera l'union désirable et salvatrice. Ce qu'il s'agit d'opérer, écrit St Ignace d'Antioche aux Magnésiens voici tout juste 1.848 ans, c'est « une unité à la fois charnelle et spirituelle ». Or, l'Eglise est cette unité. Tout son être est sacramentel, « symbolique », et les sacrements traduisent en formules et gestes sociaux, « extérieurs » et visibles, cette sacramentalité intérieure et essentielle : l'Eglise est le visage de la Grâce.

St Paul, lorsqu'il recourt à son image favorite du Corps n'a jamais en vue je ne sais quelle gelée protoplasmique, quelle forme invertébrée, aux fonctions indifférenciées et confuses. Pour lui, l'Eglise est un authentique organisme, cohérent, coordonné, rigoureusement adapté en toutes ses parties à toutes ses fonctions, qui sont diverses, variées et hiérarchisées. Il écrit aux Romains : « De même que nous avons plusieurs membres dans un même corps, et que tous n'ont pas la même fonction, ainsi nous ne faisons tous ensemble qu'un seul Corps dans le Christ, et nous avons des dons différents ». Au chapitre 12 de la 1ère aux Corinthiens, l'Apôtre rappelle que, « dans le Christ », dont le corps humain est un analogue, « tous les membres, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul » et même organisme. Il dit ensuite : Si « Dieu a placé chacun des membres dans le corps comme Il l'a voulu », pour y accomplir une besogne particulière intégrée dans la vie totale et une du corps, c'est précisément « pour qu'il n'y ait pas de division dans le corps ». C'est un organisme en pleine croissance, une délicate et vivante machine de précision. Voilà donc plus qu'une métaphore ; une analogie, un parallèle, que l'Apôtre pousse jusqu'aux plus minimes détails, eux aussi significatifs. Où a-t-on jamais vu un corps physique, visible, pourvu d'organes et de membres tangibles, un organisme matériel destiné à manifester le spirituel, mais dont la tête, seule, serait invisible ? Un corps décapité, du moins sur ce plan de manifestation où Dieu l'a mis, précisément pour remplir son rôle de corps, qui est d'être vu ?

Mais l'unité même de l'organisme assure et garantit la différenciation des membres et des fonctions. Ajoutons, pour résumer très succinctement cette perspective, que l'ancienne Eglise ignorait notre dualisme actuel : le visible et l'invisible ne formaient à ses yeux qu'une seule réalité. On comprend, dès lors, le mot de St Augustin: « Pour vivre de l'Esprit du Christ, il faut commencer par être dans le Corps du Christ ». Il n'y a, en effet, suivant l'Apôtre, et il ne peut y avoir, qu'« un seul Corps, un seul Esprit, une seule espérance commune, en vertu de l'unique appel divin, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême », et cette unité doit être sauvegardée, coûte que coûte, par le lien pacifique, par la corrélation vitale des communautés locales. L'Eglise, conclut St Paul, évitera donc jusqu'au simple contact des fauteurs de schisme (c'est déjà l'excommunication) : tous ses membres fuyant comme la peste tout sens propre et toute division, seront parfaitement unis, en n'ayant tous ensemble qu'une seule mentalité, qu'une seule foi. Timothée ne confiera la charge du ministère qu'à des hommes sûrs, pour qu'ils enseignent de même autrui : Unité première servie...

Telle est, entre les années 60 et 105 de notre ère, la tradition des Apôtres, telle que la connaissent Clément de Rome et Ignace d'Antioche : l'Eglise, Corps du Christ, a pour « âme » et principe d'unité l'Esprit-Saint. Elle doit tendre à manifester aux hommes cette unité. Qu'elle l'abandonne, qu'en elle prévalent les tentations de l'individualisme et du sens propre, les puissantes et troubles séductions de l'intelligence, ou de la « chair » et du « sang » : du coup, elle trahit sa mission et son être même ; elle renie sa raison d'être et sa nature. Et le monde, sceptique et narquois, se demandera : si l'Église n'est pas en mesure de réaliser en son propre sein l'unité, quel message de réconciliation peut-elle m'apporter, comment ose-t-elle prétendre « rassembler tous les peuples pour n'en faire qu'un seul »? Elle fait mentir les Prophètes !

En Pierre – le coryphée (suivant le rite orthodoxe des Saintes Huiles, à la 8ème onction) – en Pierre, je vois l'organe de cette unité. Jusqu'à ce que le Seigneur revienne, Pierre ne cesse de paître les brebis. À moins d'admettre, avec l'École eschatologique, que le Sauveur partageait l'erreur de la génération apostolique quant à l'imminence de la parousie, il faut conclure que Jésus travaillait, non seulement pour le moment immédiat, mais aussi, et tout autant, pour l'avenir le plus lointain. Jusqu'à ce que revienne le Christ, Jean, comme nous le révèle le dernier chapitre du IVème Évangile, Jean

devra rester ferme dans l'attente mystique et contemplative. Comme Marie à Béthanie, l'Apôtre aimé du Maître ne fera rien autre qu'attendre – *expectans expectavi* – que « s'asseoir pour écouter la parole ». Mais, poursuit le Maître, Pierre, pendant ce temps-là, devra « suivre » Jésus, agir, prêcher cette parole. Ainsi Jean recevra, Pierre donnera ; Jean contemple, Pierre transmet ; Jean « garde toutes ces choses dans son cœur », Pierre les « crie sur le toit des maisons », *urbi et orbi*. L'un connaît le repos de la vie intérieure ; l'autre, avec Marthe, « sert », vaque à sa diaconie, et s'en va même où il ne voulait pas. L'un « reste », comme dit le Sauveur – pourvu qu'il ne stagne pas ! – et l'autre part conquérir le monde pour son Seigneur.

Jusqu'au retour glorieux du Christ, jusqu'à cette « fin du monde » qui est à la fois un but, un achèvement et une perfection, l'Église comme le Père et le Fils, ne cesse pas d'agir. Pour cette permanente activité, le Maître lui a promis d'être avec elle toujours. Il lui confie les clefs du Royaume, et sur Pierre, il « bâtit » (Matt. 16:13-19) – au futur – Il construira son Eglise, qui est son Corps. Il s'agit donc, pour le Christ, d'édifier sur Pierre cette Eglise, non pas tout de suite, à Césarée, *hic et nunc*, mais plus tard. À ce moment, où seront le Christ et Simon-Pierre, visibles, charnels ? Car, si j'en crois St Paul, jusqu'à la parousie, jusqu'au parachèvement du Christ total, son Corps ne cessera d'être en voie de construction.

Cette construction s'opère, en effet – toujours d'après l'Épître aux Ephésiens – « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de l'épignose (de la connaissance connaturelle) du Fils de Dieu, jusqu'à (ce que nous réalisons tous ensemble) un seul Homme parfait, jusqu'à (ce que nous atteignons) l'étalon de maturité propre au Christ plénier ». On s'aperçoit que, dans le Nouveau Testament, l'édification de l'Eglise, Corps du Christ, est un processus graduel et lent, qui durera jusqu'à ce que soit réalisée « l'unité de la foi », jusqu'à ce que le Christ mystique ait atteint la plénitude de sa stature.

Pendant tout ce temps-là, Jean doit « attendre », rester sur place ; c'est sa fonction, et ceux qui se réclament de lui trouvent là trop souvent prétexte à la stagnation. Et Pierre agira, lui, « suivra » le Seigneur, jusque sur la Croix. Il sera le roc sur quoi s'édifiera lentement et graduellement cette Église, au cours des siècles. Jusqu'à ce que revienne Jésus, Pierre ne cesse pas d'être « fondement » de cette Église, dont la construction, loin d'être réalisée à Césarée, ne s'achèvera qu'à la fin des temps.

Donc, je cherche Pierre. Où est-il ? Qui est-il ? Où trouver la Pierre mystique de ce Christ mystique ? Où trouver ce coryphée ? Où

découvrir ce « porte-parole », ce « symbole » visible du Chef invisible, qui, Lui non plus, ne peut « cesser d'agir », de remplir sa fonction propre, jusqu'au retour glorieux du Rédempteur ?

De ce qui précède, on peut conclure que Pierre n'est pas le successeur du Christ, mais tout bonnement son lieutenant, au sens étymologique du terme. Pierre n'est donc pas un maître, mais un serviteur. Comme dit Bossuet dans ses *Méditations sur l'Évangile*, au 67^e jour, « l'autorité chrétienne est une servitude ». Pierre n'est pas le Berger, mais le fidèle chien de garde. Je le cite : je ne suis, précise-t-il, ni « le Pasteur ni l'Évêque de vos âmes », (car celui-là, c'est le seul Jésus-Christ), mais, par excellence, « le serviteur et l'Apôtre du Sauveur », puis il a cette formule d'une extraordinaire précision : je suis, conclut-il, « préposé » à tous les Chrétiens dispersés à travers l'Empire romain, « à tous ceux qui ont reçu avec moi (non pas grâce à moi, par moi, mais avec moi, donc à égalité) le précieux don de la foi » .

Deux théologiens ont lu ce texte il y a quelques années en manuscrit. L'un d'eux estime que « "chien de garde" est une expression scandaleuse et répugnante » (Dubarle, du Saulchoir) ; l'autre, « une métaphore biblique parfaitement admissible » (Congar). Isaïe, 56:11 identifie les « chiens » aux « bergers ». Evidemment, la Bible n'a rien du style bourgeois hors lequel point de salut, pour certains ecclésiastiques.

Or, Pierre est investi de cette fonction par Jésus-Christ, au chapitre 21 de St Jean, afin de « paître agneaux et brebis » – ἀρνία et πρόβατά, peuple fidèle et hiérarchie sacerdotale – aussi longtemps que Jean, lui, « demeure » et attend, « jusqu'à ce que Je revienne », dit Jésus. Pendant tout cet éon de l'expectative et de l'espérance, Pierre, suivant le précepte prophétique du Maître, « suit » Celui-ci, comme l'ombre, la réalité : Jésus n'est-Il pas, suivant l'Épître aux Hébreux, notre avant-coureur, le « corps » précédant l'ombre ? Pierre reste donc la trace du Christ, le sillage manifestant son passage, l'ombre que derrière lui projette le chef de file, le quasi-double visible et terrestre du Ressuscité, jusqu'à la « fin du monde », parce que Jésus l'a donné ainsi à comprendre, l'a dit plus qu'implicitement, et parce que rien de ce que veut ou promet le Verbe incarné n'a de valeur purement épisodique et fortuite. Il est le seul des Apôtres à qui le Seigneur ait expressément et solennellement enjoint : Suis-moi.

Il ne s'agit pas là d'une injonction purement personnelle, ayant trait à la vie religieuse de l'individu Képhas, ou plus exactement Kiphô (en araméen), puisque le verbe Ἀκολουθεῖ fait suite à : « Pais

mes agneaux, pais mes brebis ». C'est comme substitut provisoire de l'Unique Pasteur qu'il doit Le « suivre », donc, fidèle chien de garde, montrer la route au troupeau, cette route que fraie le seul Jésus-Christ, marcher sur les traces du Maître en vertu d'une commission toute spéciale, lui, Pierre, gardien de ces ouailles, retrouver et suivre la piste du Berger, mener donc agneaux et brebis par un chemin dont il n'a pas à prendre l'initiative personnelle, les entraîner avec lui, leur faire partager ce « don précieux de la foi » qu'ils ont reçu avec lui. Certes, il existe une injonction générale, adressée à tous les chrétiens, d'avoir à prendre leur Croix et suivre Jésus. Mais, ici, le contexte atteste bien qu'il s'agit d'une fonction propre à ce Pierre mystique, qui ne cesse de suivre le Christ, d'être son ombre, de « venir après Lui », de répéter son message et d'accomplir ses œuvres, jusqu'à la Parousie.

L'Archipasteur, le Souverain Pontife, comme Pierre appelle Jésus, précise, au 21^e chapitre de Jean, de quelle façon Pierre, « lorsqu'il se sera converti, doit raffermir ses frères », suivant le précepte prophétique de Luc 22:32. Il lui dit d'abord : « Nourris mes agneaux » (Βόσκει τὰ ἀρνία μου). Ensuite: « Mène mes brebis comme un seul troupeau, veille sur elles et guide-les » (verset 16, Ποίμαινε τὰ πρόβατά μου). Enfin: « Nourris mes brebis aussi » (verset 17, Βόσκει τὰ πρόβατά μου). Dans sa première Épître (ch5, verset 2), St. Pierre reprendra la seconde formule. C'est bien l'unique troupeau de Dieu. Il semble que βόσκειν, nourrir, sustenter, se réfère au pouvoir d'ordre, grâce auquel l'Église « nourrit », en effet, ses enfants, leur confère la grâce, aliment de la vie théanthropique ; tandis que le second verbe, ποιμαίνω, s'applique à tout ce labeur de protection, de mise-en-garde (fût-ce par les jappements furieux et morsures légères du chien fidèle), à toute cette besogne d'orientation et de guidance qui relève du pouvoir de juridiction. Aux agneaux suffit la nourriture ; aux brebis convient, en plus, une direction plus canonique. Ce faisant, Pierre « suit » le Seigneur, qui l'avait d'ailleurs averti : "Tu me suivras plus tard (comparer Jean 21:9 et 13:36). C'est-à-dire à travers tous les siècles.

La contemplation johannique, la « vie angélique » – à quoi l'Orthodoxie orientale tente instinctivement de ramener tout le Christianisme – est certes la plus haute branche, la plus riche en fruits précieux, sur l'Arbre du Royaume ; mais que devient la branche sans la souche ? Et l'action de Pierre, la mission, le magistère de la Parole et des Sacrements, en constituent le terreau : qui croira, demande

l'Apôtre, si nul n'envoie de prédicateurs ? Et puisque Pierre exerce ce magistère, non pour sa propre satisfaction, mais dans l'Eglise, par l'Eglise, au nom de l'Eglise, je vois de moins en moins comment on peut rêver d'opposer Pierre à l'Eglise. S'il a fallu, comme dit St Augustin, corporiser l'idée d'unité, l'« incarner », lui donner en la personne de Pierre un visage humain, pour qu'elle soit accessible à nos intelligences obnubilées par la chair – s'il a fallu, dès la génération apostolique, que, pour les « hommes de peu de foi », l'unité fût rendue visible et tangible, pourquoi cette année 1953 échapperait-elle aux exigences pour l'année 53 ? Qu'y a-t-il de changé ? La foi serait-elle aujourd'hui plus ferme, plus vive, plus intimement persuadée qu'alors, en dépit des paroles divines: « Quand surviendra le Fils de l'Homme, trouvera-t-Il beaucoup de foi sur la terre ? »

Si Pierre a reçu les bienheureuses promesses, c'est, non pas en tant que Simon Bar Jona, mais à titre de Pierre ; toutefois, Pierre n'est pas un être de raison, un pur « symbole » au sens moderne du terme : « Tu es heureux, Simon Bar Jona, car chair-et-sang ne te l'a pas révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Roc, et sur ce Roc je bâtirai mon Église... » C'est donc à Simon-Pierre, à Simon « portant » Pierre, ou plus exactement à Pierre « incarné » en Simon, à Simon surnaturalisé en Pierre, à Simon en tant que Pierre, mais aussi à Pierre non pas abstrait de Simon, mais manifesté en Simon, que les divines promesses ont été faites. Non pas au Siège, à la Primauté, comme l'imaginent quelques Anglicans, mais au Primat. Non pas au symbole suprême d'un système idéologique, mais à un homme, vivant dans le monde, sans être du monde, assisté sans doute par « mon Père qui est dans les cieux », muni d'une grâce d'état spécialement adaptée à son essentielle fonction – « Toi, affermis tes frères » – mais homme pour parler aux hommes, à l'instar du « Pontife miséricordieux et fidèle ». Homme donc, tel homme, et non pas apparence d'homme servant à déguiser tel Siège, ou Chaire, ou tout autre éon, mais agissant *ex sese*, concrètement, et « conservant ce trésor des promesses divines (pour parler comme St Paul) dans un vase fragile », afin que cette inouïe grandeur provienne manifestement de Dieu et non des hommes. C'est d'ailleurs pourquoi Dieu permet les « mauvais Papes ». Nous ne séparons pas ce que Dieu a uni : la nature, de la grâce ; le don de Pierre, de la personne de Simon, mais de Simon mené « par mon Père qui est dans les dieux ». C'est Simon qui est Pierre, ce Simon qui n'est rien par lui-même, mais qui, devenu Pierre sans être anéanti lui-même, en quelque sorte « transsubstantié »

en Pierre dès qu'il s'agit d'accomplir la fonction de Pierre, ne devient pas une fonction, mais reste un homme exerçant cette fonction, lui-même, un tel, *ex sese*.

Oui, si Pierre a reçu ces promesses, c'est bien en tant que lui-même, non pas Simon et Pierre, mais Simon-Pierre, à la fois et indissolublement Simon Bar Jona et Pierre Bar Yehowah. Mais ce n'est évidemment pas pour lui-même ; c'est pour l'Eglise. Au surplus, Pierre n'étant rien hors le Christ, n'ayant pas l'ombre d'une existence surnaturelle hors du Corps mystique, c'est l'Eglise, le Christ total, qui a reçu ces promesses en la personne « significative » et représentative de Pierre, symbole efficace du JE théanthropique, substitué au NOUS de la multiplicité « naturelle », ou comme dirait l'Apôtre, « psychique ». À chaque fonction, à chaque service, correspondent et s'attachent inmanquablement des titres et des droits, pour en faciliter l'accomplissement, voire même pour le permettre. C'est pourquoi la primauté de leadership, d'initiative ou de « responsabilité », que certains Anglicans reconnaissent au Pape, est stérile, si elle n'implique pas une primauté de contrôle, donc d'épiscopat, donc de juridiction.

Ce qui habilita le Prince des Apôtres, ce fut sa foi au Christ Sauveur, l'illumination reçue et humblement acceptée : « Ce n'est pas chair-et-sang qui te l'a révélé, Simon Bar Jona »... Cette révélation qui le consacre Pierre, c'est donc bien Simon Bar Jona, cet homme-là, qui en fut expressément l'objet. Jésus commence par « interroger ses disciples » : au pluriel. Eux lui dirent, encore au pluriel. Tant qu'il s'agit d'exprimer l'opinion des uns et des autres – comme il appert du récit évangélique : ceux-ci, ceux-là, d'aucuns encore – ils répondent tous, ils ont tous voix au chapitre ; c'est le nombre, la multitude, « chair-et-sang » qui s'exprime par leur bouche. Mais voici que le Maître veut entendre, non plus leur opinion, mais leur conviction, éprouver la certitude et la fermeté de leur foi commune. « Vous autres, qui dites-vous que Je suis ? » (Matt,16 :15) *Et c'est Pierre qui répond*. Lui seul, cette fois. Le coryphée, le porte-parole. Aussi est-ce à lui seul que le Christ répond : « Et moi, Je te dis ». Le colloque devient dialogue. C'est à Pierre seul qu'il remet les clefs du Royaume – comparez Matthieu 16:18 et 18 – ces clefs qui font de Pierre, comme dit prophétiquement Isaïe, quasiment un « père pour les habitants de la Jérusalem nouvelle » (Is, 22,21), ces clefs qui, dans l'Apocalypse, constituent à proprement parler l'insigne du pouvoir messianique.

Dès lors, nous devrions tous si bien nous unir à Pierre, nous confondre avec lui dans une seule et unique adhésion, reprendre à notre compte sa profession de foi – comme firent à Césarée ses collègues apostoliques – qu'en vérité nous devenions identiques à ce Pierre, au point qu'à notre tour, fermes comme ce Roc, nous ne fassions plus qu'un seul granit avec lui, et participions à ses privilèges à travers les successeurs des Apôtres. D'où l'expression connue d'Origène au seuil du 3ème siècle: « Tout Chrétien qui confesse le Fils de Dieu devient Pierre ».

Et, puisque les Evêques attestent et gardent la foi de leurs Églises – car ils n'innovent pas, ne font rien par eux-mêmes, mais conservent le « dépôt », la « foi transmise aux Saints » – on comprend qu'un St Ambroise, entre autres, ait été qualifié – lui, l'Evêque de Milan – de « successeur de Pierre », d'Evêque reflétant Pierre. Nous tous ne formons avec Pierre qu'un seul Corps, car c'est par lui que nous sommes entés sur le Christ. Point de vue qui semble avoir inspiré le rédacteur de la Collecte pour la Messe du 28 juin dans le Missel romain (Vigile des SS. Pierre et Paul) : « Accorde-nous, Dieu tout-puissant, ce que nous Te demandons, et ne permet pas qu'aucun trouble nous ébranle, nous que Tu as solidement édifiés sur la pierre de la profession de foi apostolique ».

L'unité de l'Eglise n'est donc pas l'union des Eglises, ni leur réunion, ni l'unisson, qui sont des épiphénomènes, manifestations et résultats à posteriori. Elle est, cette unité, l'essentielle indivisibilité de la « robe sans couture », l'ontologique simplicité à priori, « tout comme le Père et le Fils sont Un », c'est-à-dire non comme des individus tombant d'accord, mais comme un seul Etre, rigoureusement et mystérieusement (*credo unam Ecclesiam*), essentiellement et fondamentalement un, malgré la diversité des hypostases, des sources d'opération, en Lui. Et il va sans dire qu'entre la tri-unité de Dieu et l'uni-multiplicité de l'Eglise, l'analogie reste mystérieuse, et ne saurait (ni ne pourrait) être poussée en toute rigueur de termes : l'infini reste incompréhensible. Toutefois, par l'existence et l'essence théanthropiques, humano-divines, qu'elle possède en Jésus-Christ, Verbe incarné, l'Eglise participe, d'une certaine manière, à la vie intime de la bienheureuse Trinité, donc à l'unité qui la caractérise. Or, cette unité, c'est pour moi le noyau même de ma foi dans l'Église. Tout ce qui, durant l'histoire du Christianisme, provient de cette unité, s'en inspire, la prouve ou y ramène, est de Dieu. Tout ce qui, par contre, provient du multiple, s'en inspire, le prouve ou y conduit, est du monde,

charnel – *menschlichallzumenschlich*, dirait Nietzsche : humain, trop-humain.

Cette unité visible de l'Eglise comme telle, comme Tout, où donc, et comment, par quoi, se manifeste-t-elle ? Quel organe, visible lui aussi, en assure la fonction ? Il y a, il doit y avoir, dans l'Eglise universelle, un noyau d'unité, un lieu central, régulateur et modérateur de tout l'organisme : le cœur de ce grand Corps. C'est, si j'en crois l'Évangile, Pierre, jusqu'à la fin du monde. En Pierre se manifeste l'indissoluble unité fondamentale. C'est tout ce qu'on lui demande. Il ne s'agit pas de voir en lui je ne sais quel oracle, quel être surhumain, doué de charismes personnels. Au contraire, s'il faut en croire St Paul, Pierre peut être un pauvre homme, impulsif, présomptueux, prompt à perdre le nord, sujet à la panique, infiniment moins doué, moins « emballant » que Paul, voire timoré, trouillard au point de reculer devant la mise en pratique de la vérité, comme lorsqu'il capitule devant les judaïsants d'Antioche... « Pierre faisait l'hypocrite », écrit l'Apôtre aux Galates. Mais qu'importe : le même Paul nous avertit que Dieu choisit les fous pour bafouer les judicieux, les faibles pour déconcerter les énergiques, les vils et les méprisables, ce qui ne compte pas, pour réduire au silence ce qui compte... « afin que nulle Chair » – c'est-à-dire rien de charnel, nul « Simon » – « ne se glorifie devant Lui » (1Cor, 1:29), et qu'en cette faiblesse, cette médiocrité, voire cette abjection, apparaisse sa puissance tout entière.

Les théologiens orthodoxes et anglicans objectent ici que la promesse du Christ à Pierre, dans Matthieu XVI, est, plus tard, étendue par Lui à tous les Douze (deux chapitres plus loin)². Ce qui

² Note : voir par exemple l'exégèse du Père Boulgakov dans *Les Deux saints premiers apôtres Pierre et Jean*, F.X. De Guibert, 2010. Sur la nature de la primauté de Pierre, le théologien orthodoxe va à l'encontre de la position catholique. Il exprime ainsi sa thèse principale : « La primauté de Pierre n'est pas une primauté de pouvoir, mais d'autorité, d'ancienneté, de préséance, qui d'ailleurs ne lui appartenait que dans l'union avec tous les autres apôtres ». Pour les orthodoxes, ce sont les membres de l'épiscopat, en tant que successeurs des apôtres, qui exercent de façon collégiale le ministère de l'autorité. Joseph de Maistre, pour qui la notion d'unité occupe une place tout aussi fondamentale que chez Frank-Duquesne, réfutait déjà dans son grand livre *Du pape* (1819) cette conception ecclésiologique qui tend à diluer le pouvoir du pape dans un magma de structures autocéphales, négatrices de toute autorité. On ne rappellera jamais assez que l'Église n'est pas une « démocratie », appelée à s'adapter aux mentalités modernes. C'est cette « suprématie monarchique » du pape qui scandalise les thuriféraires de la Modernité. Lisons donc

justifierait, en ecclésiologie, la substitution d'une aristocratie, d'un épiscopalisme, à la monarchie, au papisme. Rappelons-nous d'abord, que le Sauveur n'étend PAS aux Douze la remise des fameuses « clefs » du séraïl messianique. Mais, s'il s'agit dans les deux cas d'une seule et même promesse, pourquoi Jésus l'a-t-Il deux fois formulée – une première à Pierre seul, une seconde au collège des Douze – alors que, précisément, la ressemblance des deux énoncés en accuse d'autant plus l'essentielle différence ? Au chapitre 18, ce n'est d'ailleurs pas à l'indivisible collège des Douze qu'est faite la promesse « Tout ce que vous lierez ». Le contexte suggère qu'elle a été faite au corps entier de l'Eglise, à l'Eglise *comme Tout* : « S'il ne les écoute pas, dis-le à l'Eglise ; et s'il refuse d'obtempérer à l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain ! » Puis aussitôt, pour préciser et justifier cette gravissime injonction, le Seigneur continue, avec l'équivalent de l'expression française Que dis-je ? et qui sert à confirmer ce qui précède, en l'expliquant et en le renforçant : « que dis-je ? (Ou bien: j'irai même jusqu'à dire :) Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ». Vous, c'est-à-dire « l'Église », la communauté fraternelle en son ensemble, et non tout juste les Douze. Et le Sauveur achève par un parallélisme éclairant (que je m'étonne de ne pas voir mis dans cette lumière par les exégètes et les conférenciers qui commentent l'Évangile). Il avait dit : « Je vous le dis, en vérité ». Il reprend : « De nouveau, je vous le dis ». C'est intentionnel. Et que dit-il cette fois ? Ceci, qui s'adresse aux mêmes auditeurs : Si deux

le comte de Maistre : « Essayez de diviser le monde chrétien en patriarcats, comme le veulent les Églises schismatiques d'Orient, chaque patriarche, dans cette supposition, aura les privilèges que nous attribuons ici au Pape, et l'on ne pourra de même appeler de leurs décisions ; car il faut toujours qu'il y ait un point où l'on s'arrête. La souveraineté sera divisée, mais toujours on la retrouvera ; il faudra seulement changer le symbole et dire : « Je crois aux Églises divisées et indépendantes ». C'est à cette idée monstrueuse qu'on se verra amené par force ; mais bientôt elle se trouvera perfectionnée encore par les princes temporels, qui, s'inquiétant fort peu de cette vaine division patriarcale, établiront l'indépendance de leur Église particulière, et se débarrasseront même du patriarche, comme il est arrivé en Russie, de manière qu'au lieu d'une seule infailibilité, qu'on rejette comme un privilège trop sublime, nous en aurons autant qu'il plaira à la politique d'en former par la division des États. La souveraineté religieuse, tombée du Pape aux patriarches, tombera ensuite de ceux-ci aux synodes, et tout finira par la suprématie anglaise et le protestantisme pur, état inévitable, et qui ne peut être que plus ou moins retardé ou avoué partout où le Pape ne règne pas. Admettez une fois l'appel de ses décrets, il n'y a plus de gouvernement, plus d'unité, plus d'Église visible ».

d'entre vous (donc d'entre tous les disciples, non pas d'entre les Douze seulement) s'accordent sur la terre (c'est la fameuse conception orthodoxe du sobornost), quelque chose qu'ils demandent, ils l'obtiendront de mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, Je suis au milieu d'eux ». Ce passage s'applique donc tout entier à l'Eglise en général, comme « trône » et Corps du Christ, et non pas au seul collège apostolique. Il ne peut servir à étayer l'épiscopalisme orthodoxe ou protestant. Aucun exégète, à ma connaissance, n'en a jamais entrevu la portée.

Or, la promesse faite à Pierre est autrement forte, précise, complète et détaillée. La critique voit dans ce passage un texte interpolé pour pouvoir introduire dans l'Evangile selon Matthieu la notion d'Eglise et amorcer ainsi la promesse à Pierre. Car l'Eglise n'est mentionnée, dans les quatre Evangiles, que dans ces deux passages conjoints. De plus, jamais, sauf ici, le Sauveur ne parle avec mépris des publicains. Voici ma réponse : outre que toutes les paroles du Christ ne figurent pas dans l'Evangile, le parallèle est, à mon sens, évident : que le rebelle envers l'Eglise soit pour toi, mon disciple, comme le païen et le publicain, rebelles à la loi de Moïse, sont pour le Qahal juif. La promesse « Ce que vous lierez et délierez » transfère aux Douze le magistère moral des rabbins, en le surnaturalisant avec une autorité messianique. Tout ce passage est fondé sur ce parallèle, le collège des Douze s'y trouve tacitement assimilé au Sanhédrin. C'est encore un point de vue que les exégètes, dans leurs livres et leurs conférences, ne mettent guère en lumière.

Or donc, la promesse collective du chapitre 18 se rapporte aux mœurs, à l'entente entre Chrétiens ; elle est, comme la formule d'investissement rabbinique, ordonnée à la morale, voire au bon ordre dans la communauté. Celle du chapitre 16 se réfère à la foi, à l'illumination fondamentale dont dépend toute la vie chrétienne. Au chapitre 18, il est question de mœurs ; au chapitre 16, de dogme, de foi. Cette seconde promesse (chronologiquement, la première) constitue Pierre unique fondement « empirique » de l'Eglise et porte-clefs, c'est-à-dire grand-vizir du Royaume. Le caractère unique de cette promesse, le Seigneur la souligne par son exorde : « Et moi, je te dis », après avoir interrogé « vous autres ». Mais Je te le demande à toi, à toi seul, à nul autre. Alors que la prétendue promesse aux Douze – dont nos apologistes n'arrivent pas à se dépêtrer – s'encadre dans un contexte visant la généralité des Chrétiens, sans aucune clause restreignant cette promesse au collège apostolique, ici, par contre, l'application au seul Pierre est si flagrante, qu'on ne peut, pour la contester, que nier

l'authenticité du texte. Mais, à ce compte-là, on en arriverait finalement, comme certains exégètes allemands, à ne retenir, de tout l'Évangile, que neuf « paroles du Seigneur » !

Pourquoi donc ce caractère exclusif de la promesse au chapitre XVI de Matthieu ? Ne serait-ce pas parce que le collège apostolique, tout comme la troupe des disciples, tout comme les milliards de Chrétiens qui leur ont succédé, manifestent devant le monde – par le simple fait qu'ils se présentent comme « plusieurs », comme foule – le nombre, le multiple créaturel, « chair-sang ». Or, précisément, échapper à « chair-et-sang », comme Simon Bar Jona (au témoignage de Jésus-Christ), c'est cesser d'être tel ou tel, fût-ce l'un des Douze, fût-ce Simon comme tel, pour n'être plus que l'Église, dans laquelle il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni Scythe, ni Barbare, dit l'Apôtre, ni Jacques, ni Jean, ni même Simon, mais uniquement la « Voix qui crie dans le désert » de l'humanité ravagée par la Chute : Pierre, créature nouvelle, fonction subsistante et vivante, énonciation permanente à travers les siècles de ce grand cri : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

Pour découvrir toutes ces choses, il suffit de lire l'Écriture dans l'esprit même de l'Écriture, avec une mentalité scripturaire de compatriote et contemporain du Christ, en acceptant toute l'atmosphère de la Bible, telle quelle, en s'y plongeant, en répétant avec Ruth : « Ton Dieu sera mon Dieu, et ton peuple sera mon peuple ». On n'y réussira jamais en lisant l'Écriture avec les lunettes de l'intellectualisme à la mode d'Aristote, ou du juridisme latin, ou de l'individualisme anglo-saxon, ou de l'humanisme moderne, ou d'un Christianisme conforme à l'esprit du siècle, ou d'un prétendu rajeunissement à la Daniel-Rops, ou de la salade russe à la Blavatsky, ou de l'ésotérisme. L'inanité stérile de ces anachronismes est trop évidente pour que je m'y attarde. Les Pères de l'Église orientale nous ont montré la route. Certains Pères d'Occident aussi. Surtout Augustin, Hilaire, Ambroise, Jérôme, et Grégoire, mais avec, déjà, des infiltrations du juridisme romain.

Le Seigneur n'a donc pas mis à part Képhas (ou Kiphô) pour le mettre à part. Toute son attitude nous contraint de nier tout privilège individuel de Simon au profit de la responsabilité personnelle de Pierre. Celui-ci, dès qu'il cesse d'être Pierre, fondement de la foi et redevient Simon, homme sans plus, n'est en rien supérieur aux autres apôtres. Que lui crie Jésus-Christ ? – « Va-t'en loin de moi, Satan ! Ta mentalité n'est pas de Dieu, mais purement humaine ! » Et cela, juste après lui avoir fait la formidable promesse.

En devenant Pierre, Simon devient, non pas le germe, la racine, comme le Christ, mais le tronc, la souche d'une nouvelle personnalité collective, unimultiple. Les Onze le seront avec lui, non comme bloc des Onze, ni comme tel ou tel, mais comme être unique avec lui, « dans le Christ ». Dans ces conditions, dirai-je que le Pape, c'est le meilleur de moi-même ? L'homme, voire l'Évêque de Rome comme tel, ne m'importe pas. C'est Pierre seul qui requiert toute mon attention : Pierre de Césarée, de l'illumination donnée par le Père, Pierre le porte-parole et coryphée, Pierre qui jusqu'au retour du Christ Le « suit » et agit, tandis que Jean s'assied pour attendre le Maître, Pierre assisté jusqu'à la « fin du monde » ; et qui parle aujourd'hui par la bouche de Pie (cf. Benoît de nos jours), comme il parlait à Chalcédoine par la bouche de Léon. Ce Léon, ce Pie, il n'a d'importance que parce qu'il s'efface devant Pierre et s'identifie à lui. Où l'Évêque de Rome éphémère « diminue », le Pape éternel « croit ». Dirai-je même que, d'une certaine façon, je suis Pierre... en Pie ? Que je partage sa foi, sa mission, son apostolat, donc ses prérogatives, que je participe à ses dons, puisqu'il les a reçus pour tout le Corps, donc pour moi. D'où la conception théologique de l' « infailibilité passive » des fidèles, infailibilité participée, partagée, reçue du Christ, reçue dans le Christ, mais avec Pierre, par Pierre, jamais sans Pierre. C'est bien, pour parler comme St. Paul aux Colossiens, l'intégration de nos « corps vils », de nos individualités avilies et humiliées par la Chute, au Corps mystique du Seigneur glorifié ! D'ailleurs pour l'homme, objet de la grâce et des charismes, toute infailibilité est « passive ». Pierre lui-même ne parle que parce qu'il a cru, et ne croit que parce qu'il a reçu. Et moi-même, « achevé par l'unité » – enfin devenu pleinement moi-même par ma participation à la vie du Tout – j'accède à la vie surnaturelle de foi, d'espérance et d'amour, dans la mesure même où, cessant d'être *moi*, j'accepte de vivre en *Nous* ! Mais il n'y a pas identité, ni même équivalence, entre l'Eglise, lorsqu'elle dit NOUS, et les individus qui en sont membres sans la composer ni la constituer (car elle n'est pas réductible à ces individus). Voilà pourquoi Pierre, qui signifie et notifie ce NOUS – et en qui ce NOUS peut, même sur le plan de l'incarnation, du visible, dire JE – Pierre, corporise ici-bas, non pas tel ou tel groupe, ni même l'ensemble des fidèles (ce n'est pas un dictateur plébiscité), mais la suprapersonnelle unité, mais l'unité d'un autre plan d'être et de vie, l'unité « descendue du ciel sur la terre » (comme dit l'Apocalypse) : l'unité préexistante et rendue temporelle et visible, et à laquelle tous participent en s'unissant à Pierre. Il y a 1850

ans, St. Ignace d'Antioche développait déjà cette thèse quant aux rapports de l'Évêque et de l'Église locale.

Qui d'entre nous ne connaît pas le texte magistral et décisif où St. Paul voit dans l'amour conjugal l'analogie très fidèle des rapports unissant de manière indissoluble le Christ et l'Église ? « Ils ne seront plus deux ; mais une seule chair (non pas un seul invisible esprit, mais une chair tangible). Ce que Dieu a Lui-même uni, qu'aucun homme ne le divise ! L'Église est son Corps, et le Christ est le Sauveur de ce Corps ». Comme le Christ et l'Église, l'homme et la femme « deviennent une seule CHAIR. Ce mystère (du couple) est grand. Mais j'en parle quant au Christ et à l'Église » (Eph, 5:32). Cette indissolubilité n'est pas seulement « spirituelle » et « invisible ». Le Christ prolonge en quelque sorte son Incarnation. Il est bien, comme dit Bossuet, « répandu et communiqué » dans l'Église. Il est donc présent dans la chair de l'Église. Il fait avec elle, non seulement « un seul esprit » (1 Corinth.), mais encore « une seule chair » (Ephés.). Si nous sommes destinés à devenir, d'après le Sauveur, « semblables aux Anges après la résurrection », ici-bas l'unité des époux, comme celle du Christ et de l'Église, se manifeste physiquement et visiblement, sous la présentation et par la réalisation d'une seule chair. Corps du Christ, l'Église est pour lui, dit encore l'Apôtre aux Ephésiens, comme « Soi-même ». Il lui porte donc, conclut St. Paul, le même amour qu'à Soi-même. Or cet amour, c'est l'Esprit-Saint. Mais, du coup, l'Église entre dans le réseau des relations trinitaires, et nous-mêmes avec elle (car nous sommes elle, sans qu'elle soit nous). Non seulement l'Église est la propre chair du Christ depuis la Pentecôte, mais Lui-même, pour glorifié qu'Il soit, accepte en sa condescendance comme une incarnation nouvelle, comme une « humanité de surcroît », et devient Lui-même avec elle une seule CHAIR. Toutes les prérogatives de l'Homme-Dieu – y compris l'unité de l'être, l'unité constitutive de sa Personne – sont donc partagées par l'Église, non seulement en mode « invisible » et « spirituel », mais encore à la façon de la chair, « sur la montagne » (pour m'exprimer comme le Sauveur Lui-même), d'une manière patente, visible, accessible à tout « œil simple », comme dit encore Jésus. Dans l'Église qui se manifeste à notre expérience terrestre il existe par conséquent un organe visible et tangible de l'unité humano-divine.

Moi donc, qui suis homme total – esprit et chair – j'irai totalement, comme écrit St. Paul aux Thessaloniens, au Christ total, au Christ-Esprit par le Christ-Corps, au Verbe incarné et glorifié par l'Église. Le baptême nous manifeste notre incorporation, notre nais-

sance au monde surnaturel, autrement dit (en mode « juridique ») la Rédemption par Jésus-Christ. L'Eucharistie « mime » efficacement et déjà réalise « dans le secret » l'union « dans les sphères célestes » et la gloire (déjà secrètement amorcée). Chaque Sacrement, leçon de foi et d'humilité, nous réduit à trouver le Seigneur dans un peu de matière sanctifiée par l'Eglise. C'est le Christ mystique, *plenarius Christus*, l'indivisible Eglise (céleste et terrestre) – sous forme d'eau, de sel, d'huile, de pain et de vin – qui nous introduit dans le vivant mystère de sa parfaite union dans le Christ éternel... Mais alors, quel aspect l'Eglise, le Corps mystique – c'est tout un – quelle forme empirique, visible à tout « sur la montagne », l'Eglise revêtira-t-elle pour me donner cette fois le Christ, non plus comme principe de Rédemption, de pardon, de Communion, comme dans les Sacrements, mais comme principe d'UNITÉ ? Il y a là comme un quasi-sacrement, un mystère du Pape, qui dépasse infiniment la personne du Pontife, quelque saint qu'il puisse être.

Voilà pourquoi et comment je suis catholique romain, orthodoxe cent pour cent fidèle à tout le passé de l'Orient chrétien, mais fidèlement uni au Pierre mystique. Voilà pourquoi dès la Noël 1939, Rome me hantait. Je ne voyais plus d'autre solution possible.

L'Eglise catholique groupée autour du siège apostolique, en communion avec lui. Plus tôt l'Orthodoxie orientale retrouvera le chemin de l'unité, plus vite elle apportera un providentiel contre-poids à un latinisme parfois trop lourd. (Cette dernière formule, lue en manuscrit par le Père Dubarle, l'a scandalisé. J'en suis marri pour lui, mais elle est du Pape Benoît XV).

Concluons. Chaque fois qu'au nom du passé de l'Eglise, des groupes, souvent provoqués, poussés à bout, ont voulu, par manque de foi dans le Corps mystique, par défaut d'espérance, trancher le nœud gordien ; chaque fois qu'ils se sont arrachés à l'étreinte, à la gravitation de l'unité... ils se sont identifiés si obstinément à ce passé – les Orthodoxes, à Byzance, celle du 4^e au 8^e siècle ; les Anglicans, à St. Cyprien et à l'épiscopat farouchement indépendant du 3^e siècle, les Vieux-Catholiques, à l'augustinisme unilatéral de Port-Royal – ces groupes se sont, dis-je, attachés si obstinément au passé, qu'ils sont devenus les créatures d'un temps donné, d'une mentalité révolue, d'une race déterminée. Mais alors, où est l'Eglise qui proclame l'unité absolue, la plus expansive catholicité, celle-ci dérivant de celle-là – parlant à tous les siècles (passés et futurs) à tous les types ethniques, à toutes les conditions humaines, les « langues » qui leur conviennent ?

L'Eglise de la Pentecôte et de l'avenir, de l'éternelle Pentecôte ? Toujours essentiellement la même, toujours rajeunie ? L'Eglise de tous les temps, et l'Eglise de l'éternité ?...

Oui, voilà pourquoi, de toute mon âme, plus qu'en ma propre substantialité, je crois en l'Eglise : une, sainte, catholique et apostolique. Catholique comme le Cœur du Christ. Une comme le Dieu qu'elle manifeste, groupée autour du siège apostolique de Pierre jusqu'au retour du Sauveur, quand Pierre rendra compte du dépôt confié : *quod est Domini cum usura*, dit Jésus Lui-même : ce qui Lui appartient, capital et intérêts. Et nous sommes ces intérêts.

Maintenant, je cède la parole à Blaise Pascal. Rappelez-vous comment s'achève, dans les Pensées, la page à jamais fameuse sur le Pari :

« Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux, auparavant et après, pour prier cet Etre infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre, pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu'ainsi la force de ce discours s'accorde avec la bassesse de son auteur ».